



Edito

*Regards voilés...
Car dans l'œil loge le cœur
et ce surcroît de peine qu'il refuse.
Ne plus voir, parce que voir, c'est aimer, espérer.*
Cécile Oumhani

Je crois que de tous les thèmes que nous avons abordés dans les précédents numéros, aucun ne se situe, autant que *Le Regard*, à tant de carrefours. Aucun n'appelle tant de multiples acceptions. Aucun ne tresse un lien aussi profond entre soi et l'autre. Il se situe d'emblée dans une double exigence : l'objectivité et la subjectivité de notre « vision » du monde mais aussi et peut-être surtout de la vision de cette partie de soi qui est en l'Autre. Cette partie qui nous définit au-delà de ce que nous croyons être. L'Autre en nous, l'Autre hors de nous. Mêlés, séparés, constituant un Multiple et un Un.

N'est-ce pas d'abord dans *le regard* que s'élabore l'alliance entre soi et le reste du monde : le monde « réel » ou le monde imaginaire

ou fantasmatique. C'est dans le regard que se configure, se constitue, se construit le cœur de notre relation aux autres. Au fond, c'est ce qui nous forme et nous déforme, ce qui nous assujettit ou nous libère, ce qui nous défait ou nous répare, ce qui trompe ou révèle, ce qui nous déprécie ou nous élève, ce que nous craignons terriblement d'être ou que nous désirons intensément, follement, être. C'est ce regard multiple, mouvant, subit ou octroyé dont nous parle ainsi, ici, Sandra Michel : « Regard curieux et généreux, qui offre et reçoit. Il englobe, ressent, crie, questionne, dérange, réagit. »

Nul n'échappe, ne peut échapper au *Regard*. Nul ne se sent exister sans *le Regard*, positif ou négatif, projeté sur lui. *Le Regard* c'est le plus et le moins confondus figurant toute la palette de nos orages, de nos blessures, de nos apaisements, de nos mémoires... Depuis que les hommes ont pu se regarder, *le Regard* a été et demeure la pierre angulaire du rapport qu'ils entretiennent entre eux. Plus que jamais auparavant, notre époque est soumise au règne du *Regard*.

Nous vivons sous le joug impitoyable des regards qui nous jaugent, nous classent, nous catégorisent, nous méprisent, nous absorbent, nous ignorent, nous flattent, nous admirent, nous soumettent à l'ivresse des projecteurs ou à l'ombre de la disgrâce, à l'idolâtrie ou à l'oubli. Ne dit-on pas que telle personnalité « peau-fine » son image, soigne son « look » ? C'est pourquoi je rejoins volontiers ce constat de Véronik Bournel qui écrit « Nous vivons dans l'arrogante illusion de l'apparence. Être et davantage encore : paraître. » Nous portons tous en nous, et malgré nous, cette *automaticité* du *regard* qui obéit avant tout à ce qu'il voit physiquement, matériellement. En réalité c'est un regard aliéné, enchaîné au modèle que l'époque lui intime « l'ordre » de porter. Jusques y compris sur les œuvres d'art d'hier dont tant de créateurs n'ont jamais connu le succès de leur vivant et qui est aujourd'hui le leur.

Et quand Peggy Sultan affirme que son « regard était comme confisqué par ce à quoi il ne pouvait se soustraire... » elle confirme cette captation et cette tyrannie en ajoutant « ce qui me tenait lieu d'âme, se mit à protester... »

Car même si *le regard* est indispensable à l'humain, même s'il est cette corde de vie tendue entre les êtres, il est aussi un jeu de miroir déformant pour celui qui regarde et celui ou ce... qui est regardé. « Regarder est déjà une déformation, un leurre, une interprétation, une erreur peut-être... » nous dit Catherine Rossi depuis son expérience de peintre.

Nous vivons aimés ou haïs, adorés ou dédaignés selon « l'image » que l'on se fait de nous ou que l'on se représente de nous. Trop souvent, nous aimons ou haïssons les autres, l'Autre, selon le regard que l'on nous suggère, que l'on nous enseigne, que l'on nous forge, que l'on nous vend. Ce n'est qu'ensuite que l'on s'intéresse au message que délivre ou cache cette apparence. Nous savons tous et de tout temps que derrière le faciès et l'allure captés par l'œil, il nous reste à nous interroger sur l'autre manière de regarder l'Autre. Mais est-ce seulement à la portée de l'humain ? Comment *mettre la main* – si je peux me permettre cette expression – sur la manière de restituer à un être son altérité radicale ? Celle qui débusque sous l'image physique les multiples visages qu'elle masque. « Depuis un moment j'observe l'amie assise sur le fauteuil du salon, en face de moi. [...] Paradoxalement, ce ne sont pas les signes de vieillissement que je remarque mais des traits qui, s'enchaînant sur un fond d'ombres et de lumières, m'autorisent à composer une figure beaucoup plus jeune, celle de l'adolescente qu'elle fut... » Une adolescente imaginée ici par Dominique Godfard et qui, peut-être, n'a rien à voir avec l'adolescente *réelle* que fut son invitée.

Ce visage de la femme vieillissante d'aujourd'hui qu'évoque Dominique symbolise tous ces regards, qui au fil du temps et des circonstances, se tissent, se dénouent, s'enchevêtrent, se séparent, s'embrasent et s'apaisent... et s'étiolent en une trame infinie. C'est sans doute pour cela que *le regard* est d'une *insoutenable fragilité*. Les successions instantanées de ce qui s'y exprime – à la vitesse de la lumière – ne permettent que des interprétations fragmentaires, tronquées, chacun des fils de la trame en soustrait le précédent au regard. Et l'on reste coit, ne sachant si on a bien vu : était-ce la jouissance ou la meurtrissure ou l'envie ou la haine ou le désir ou l'admiration « cette vague qui déferle... » (Rosa Cortès) dans la prunelle que l'on vient de croiser ?

Le regard n'est peut-être qu'une restitution imaginaire des êtres et des choses. Une « galerie de personnages¹ » dont on a besoin pour exister, « pour ne pas se perdre soi-même de vue² ». Qu'importe que ces personnages soient *vrais* ou non, on sait qu'on ne peut pas les saisir dans leur complétude. Jamais. Juste peut-être en happer les signes pour que notre regard s'arrime à leur présence, à leurs regards. Même insaisissables, même éphémères. L'absence de *regard* – et peut-être celle des plus puissants d'entre eux : *le regard* des mains d'un aveugle ou celui de l'œuvre d'un créateur – est une terrible solitude. Mais il y a toujours le « regard éclos qui déborde et respire », comme le dit si poétiquement Brigitte Broc, pour qu'on ne se sente pas absolument seuls.

Behja Traversac

1. François Ricard – Le regard des amants, postface (1998) à *L'identité* de Milan Kundera, Gallimard, 1997.

2. idem.